Théophile EKA2

ROSE

ÉPIQUE ET *ÉPINE*

Certaines roses racontent des histoires que les épines n'oublient jamais

PE ÉDITION.

Tous droits réservés pour tous pays
Photos de couverture : Théophile EKA2
© P-E.EDITION, Octobre 2026
ISBN : 9789403964195
www.pe-edition.com
Toute représentation ou production, par quelque procédé que ce soit sans consentement de l'auteur ; constituerait une contrefaçon sanctionnée par la loi

PROLOGUE - LE VILLAGE DE

« SI JE SAVAIS »

Armel n'aimait pas beaucoup son travail. Pourtant, lorsque les fins de mois devenaient difficiles et que les factures s'accumulaient avec cette obstination silencieuse qui ne laisse guère de place aux états d'âme, il fallait bien, pour joindre les deux bouts, accepter certaines décisions qui s'imposent à nous en s'opposant à nos volontés. Il y a des emplois que l'on ne choisit pas vraiment : on les accepte parce qu'il faut vivre, parce que le loyer attend, parce que le panier de courses ne se remplit pas avec les rêves et que la dignité, parfois, consiste simplement à continuer d'avancer malgré ce que l'on aurait préféré faire de sa vie.

Armel avait donc appris à composer avec cet étrange métier qui l'obligeait à passer de longues heures dans une maison funéraire, au milieu des couloirs silencieux, des portes closes, des familles endeuillées et de ces cercueils devant lesquels les vivants viennent chercher, dans un dernier regard, une vérité que l'absence leur refuse souvent.

Assis devant plusieurs écrans qui diffusaient simultanément les images des différentes pièces de l'établissement, il surveillait les accès, les couloirs, les salles de présentation et les moindres mouvements susceptibles de troubler la quiétude des lieux. Son regard passait d'un écran à l'autre avec cette monotonie professionnelle que donnent les longues heures de garde. De temps à autre, il s'attardait sur une salle où reposaient ceux que la route, la maladie, l'âge ou les accidents

avaient conduits jusqu'à cette dernière étape avant leur retour à la terre.

Il avait fini par s'habituer à cette étrange compagnie. Pourtant, s'habituer n'est pas nécessairement accepter. Dans cet endroit, les vivants apprenaient malgré eux à parler plus doucement, comme si les murs eux-mêmes leur rappelaient que certaines choses deviennent inutiles lorsqu'il n'existe plus personne pour y répondre.

Ce matin-là, l'établissement connaissait une affluence inhabituelle. Le défunt appartenait manifestement à une grande famille. Des voitures arrivaient les unes après les autres ; des proches se reconnaissaient, s'embrassaient, échangeaient quelques mots à voix basse.

Des fleurs entraient, des couronnes étaient déposées, des visages graves se succédaient. Derrière chaque silhouette, Armel pouvait deviner une histoire différente, un souvenir particulier, un lien qui avait uni, de près ou de loin, chacun de ces visiteurs à celui qui reposait désormais derrière les portes de la chambre funéraire.

Avant que le recueillement ne soit ouvert à tous, une femme avait demandé à entrer seule.

C'était Victoria.

Elle avait demandé quelques minutes, rien de plus. Elle voulait ce bref instant où elle pourrait être seule avec Papoutah, sans les regards, sans les questions, sans les condoléances, sans cette foule qui allait bientôt envahir la salle et transformer sa douleur intime en cérémonie publique.

Elle avait besoin de quelques minutes pendant lesquelles personne ne lui demanderait de tenir debout, de répondre, de remercier, de recevoir des embrassades ou de supporter cette phrase si terrible dans sa banalité : « Toutes mes condoléances. »

Elle entra dans la chambre et referma doucement la porte derrière elle.

Le cercueil de bois rouge acajou se trouvait au centre de la pièce.

Victoria s'en approcha avec une lenteur presque irréelle. Elle savait ce qu'elle venait voir, mais son esprit refusait encore de donner un sens à ce que ses yeux lui imposaient. Papoutah était là sans être vraiment là. Ce qui restait de lui avait été profondément marqué par l'accident. Le choc frontal avec une Porsche lancée à une vitesse vertigineuse avait embrasé l'autocar. Les flammes avaient ravagé le métal, les sièges, les bagages, les vêtements et presque tout ce qui pouvait encore permettre aux vivants de reconnaître ceux que la route avait emportés.

Le passeport, à moitié calciné, retrouvé parmi les débris, avait permis de confirmer ce que les autres traces rendaient presque impossible à établir. Pour le reste, il avait fallu accepter cette terrible évidence : parfois, le visage d'un être aimé ne survit que dans la mémoire de ceux qui l'ont connu.

Victoria s'assit.

Elle ne pleurait pas.

Ce fut peut-être cela qui rendit sa douleur plus terrible encore.

Ses yeux étaient ouverts, mais comme vidés de leur lumière. Sa gorge était sèche. Son souffle était court. Ses mains tremblaient légèrement. Elle avait cette immobilité des êtres qui ont tellement souffert qu'ils ont dépassé le territoire ordinaire des larmes. Certaines douleurs coulent sur les joues ; d'autres s'enfoncent dans la poitrine et y construisent une demeure dont on ne sait plus comment sortir.

Dans ses mains, elle serrait une photographie.

Une photographie de leur première et dernière soirée.

Elle la connaissait par cœur. Elle aurait pu en décrire chaque détail les yeux fermés. Mais ce matin-là, elle la regardait comme si elle la découvrait pour la première fois. Ses yeux s'arrêtèrent sur le poignet de Papoutah.

Le bracelet.

Celui qu'elle lui avait offert.

Une pièce unique.

Un objet qui, au moment où elle le lui avait donné, n'était qu'un geste d'affection parmi tant d'autres. Elle ne savait pas alors qu'un jour elle regarderait cette photographie en s'accrochant à ce bracelet comme à la dernière preuve

tangible d'une histoire qu'elle n'avait pas su protéger.

Ses doigts se resserrèrent autour de l'image.

Et soudain, le passé revint.

Pas comme un souvenir.

Comme une marée.

Elle revit Papoutah tel qu'il était avant que le silence ne l'emporte : sa façon de parler, de sourire, de regarder, de plaisanter ; cette manière qu'il avait de rendre les choses ordinaires presque importantes. Elle se souvint de certaines soirées, de conversations qui semblaient interminables, de moments où ils n'avaient rien de particulier à faire, mais où la simple présence de l'autre suffisait à donner un sens à la journée.

Elle se souvint aussi de ses défauts.

Parce que l'amour véritable ne se nourrit pas seulement des qualités de l'être aimé. Il garde aussi en mémoire ses impatiences, ses maladresses, ses petites colères, ses contradictions. Elle se rappela les discussions qui s'étaient terminées dans le silence, les mots qu'ils avaient regrettés, les moments où chacun avait voulu avoir raison.

Elle comprit alors que ce qu'elle regrettait le plus n'était pas seulement d'avoir perdu ses beaux moments avec Papoutah. Elle regrettait également les moments ordinaires qu'elle n'avait pas compris comme des trésors.

Un café pris ensemble.

Un appel auquel on répond distraitement.

Une main posée sur une épaule.

Un regard que l'on ne prend pas le temps de soutenir.

Une porte que l'on aurait pu ouvrir.

La vie est pleine de choses que l'on croit pouvoir retrouver demain.

Jusqu'au jour où demain disparaît.

Elle revit les tentatives de Papoutah pour revenir vers elle. Elle revit ses messages, ses paroles, ses silences, ses gestes de rapprochement. Elle revit cet homme qui, malgré les blessures qu'elle lui avait infligées, avait encore trouvé en lui suffisamment d'amour pour lui tendre la main.

Et elle, qu'avait-elle fait de cette main ?

Elle l'avait repoussée.

Une fois.

Puis deux.

Puis encore.

Elle avait opposé son orgueil à son amour, sa colère à sa patience, ses certitudes à ses explications. Elle avait voulu avoir raison lorsque son cœur, quelque part dans les

profondeurs de son être, savait peut-être déjà qu'elle risquait de tout perdre.

Elle avait accusé Papoutah.

Elle lui avait prêté des intentions qu'il n'avait peut-être jamais eues.

Elle avait laissé certaines paroles devenir des vérités à force de les répéter.

Et maintenant, devant ce cercueil, chaque mot revenait vers elle comme une pierre lancée contre une porte qui ne s'ouvrirait plus.

Elle aurait voulu pouvoir remonter le temps.

Mais le temps, cette fois, ne lui appartenait plus.

Elle aurait voulu lui dire : « J'ai compris. »

Mais il n'y avait plus personne pour l'entendre.

Elle aurait voulu dire : « Pardonne-moi. »

Mais la porte du pardon venait de se refermer derrière celui auquel elle devait cette parole.

Elle aurait voulu simplement poser sa tête contre son épaule, comme autrefois, et rester silencieuse.

Mais même le silence ne pouvait plus être partagé.

Elle posa une main sur sa poitrine.

Son cœur battait avec une violence qui contrastait avec l'immobilité de la salle.

Elle pensa alors à toutes les fois où Papoutah avait cherché à lui parler et où elle avait trouvé une raison de remettre la conversation à plus tard. Elle comprit que les grandes tragédies ne commencent pas toujours par de grands événements. Parfois, elles commencent par une phrase aussi innocente que : « Nous en parlerons demain. »

Demain.

Ce mot lui brûlait désormais l'âme.

Combien de fois avait-elle prononcé ce mot ?

Demain, on discutera.

Demain, je répondrai.

Demain, je verrai.

Demain, je déciderai.

Mais il n'y avait plus de demain avec Papoutah.

Il n'y avait même plus de « plus tard ».

Il n'y avait que ce cercueil.

Et elle.

Alors la vieille parole de Kouango lui revint avec une violence nouvelle : « C'est lorsque la pêche est infructueuse qu'on se rappelle du trou du filet non rafistolé. »

Elle comprit enfin.

Toute sa vie, elle avait cru que les anciens parlaient par images.

Ce matin-là, elle découvrit qu'ils parlaient d'elle.

Elle était arrivée au bord du fleuve avec un filet troué et ne s'en était aperçue qu'après avoir perdu le poisson.

Et Papoutah n'était pas n'importe quel poisson.

Il était celui qu'elle avait laissé repartir.

Ses yeux se remplirent enfin de larmes, mais aucune ne coula immédiatement. Elles restèrent suspendues, comme si même ses larmes hésitaient à quitter ce visage ravagé par le regret.

Elle se souvenait de cette lumière qu'il avait apportée dans sa vie.

Une aurore boréale, avait-elle pensé autrefois.

Quelque chose d'inattendu, de rare, presque impossible.

Et pourtant, lorsqu'il avait voulu revenir vers elle, elle avait fermé les rideaux de cette aurore.

Pourquoi ?

Pour un orgueil qui, désormais, lui paraissait dérisoire.

Pour des paroles auxquelles elle avait donné trop de pouvoir.

Pour cette part d'elle-même qui avait cru pouvoir remettre à demain ce qui devait être réparé aujourd'hui.

Et puis il y avait eu le reste.

Ce vent venu du sud, qui avait traversé l'Hexagone de juillet à septembre, ramenant avec lui des ombres anciennes, des souvenirs mal refermés, des promesses dont elle n'avait peut-être jamais véritablement mesuré le prix. Un passé revenu avec ses parfums, ses habitudes et ses illusions, suffisamment puissant pour brouiller la clarté du présent.

Elle avait voulu croire qu'on pouvait revenir en arrière sans conséquences.

Elle avait voulu croire qu'un passé composé pouvait redevenir un présent.

Mais le passé ne revient jamais seul.

Il rapporte avec lui ses dettes.

Sur les rives de l'Oubangui, elle avait aperçu le petit-fils de Mbomba, le dieu des eaux. Sur les rivages de la Seine, elle avait préféré enlacer un passé composé, une chimère,

une histoire qui appartenait davantage à la mémoire qu'au présent.

Et maintenant, elle regardait celui qu'elle avait perdu et comprenait que l'on peut parfois posséder l'essentiel sans savoir qu'on le possède.

Elle avait eu Papoutah.

Elle l'avait perdu.

Et lorsqu'elle avait enfin compris ce qu'il représentait, le destin avait déjà tiré le rideau.

Elle pensa alors à l'autre.

L'innocence, avait fini par prendre dans son esprit une ironie qu'elle n'aurait jamais imaginée. Elle ne prononça pas son nom. Elle n'en avait même plus besoin. Il suffisait qu'un souvenir traverse sa mémoire pour que tout le reste revienne : les anciennes habitudes, les retrouvailles, les apparences, cette présence venue du sud, ces jours de juillet à septembre durant lesquels le passé avait marché à nouveau sur les terres du présent.

Elle ne voulait plus accuser personne.

Elle ne voulait plus chercher de coupable.

Elle savait désormais que les grandes erreurs n'ont pas toujours un seul responsable. Elles naissent parfois d'une succession de petites faiblesses, de silences, d'orgueils, de mensonges que l'on se raconte à soi-même et de vérités que l'on refuse d'entendre.

Elle avait voulu se convaincre qu'elle pouvait choisir.

Elle avait choisi.

Et maintenant, elle devait vivre avec le prix de ce choix.

Seulement, vivre avec n'était plus une formule qui avait pour elle le même sens.

Victoria regarda autour d'elle.

La salle lui parut soudain démesurément grande, presque irréelle. Les murs étaient inexpressifs, les lumières froides, les objets silencieux. Tout semblait indifférent à son chagrin. Le monde continuait de tourner derrière cette porte : des voitures arrivaient, des gens parlaient, des téléphones sonnaient, des proches attendaient leur tour pour entrer.

Pour elle, pourtant, le temps s'était arrêté.

Elle posa la photographie sur ses genoux.

Puis elle la reprit.

Elle regarda encore le visage de Papoutah.

Elle chercha dans ses traits quelque chose qu'elle aurait pu emporter avec elle.

Un sourire.

Une expression.

Une dernière réponse.

Mais une photographie ne parle pas.

Elle conserve.

Elle témoigne.

Elle accuse parfois même, sans prononcer un seul mot.

Elle approcha l'image de ses lèvres et la toucha doucement.

« Pourquoi ai-je attendu ? »

Cette question ne s'adressait à personne.

Ou peut-être à elle-même.

Elle savait pourtant qu'elle n'obtiendrait aucune réponse.

Dans quelques instants, les portes s'ouvriraient. La famille entrerait. Les amis viendraient. Les condoléances commenceraient. Des mains se poseraient sur les épaules. On prononcerait le nom de Papoutah. On raconterait des souvenirs. On pleurerait.

Mais Victoria voulait que ce dernier instant lui appartienne.

Elle voulait être seule avec sa faute.

Seule avec son amour.

Seule avec ce qu'elle n'avait pas su sauver.

Son regard tomba alors sur la petite bouteille qu'elle tenait depuis quelques instants sans véritablement la voir.

Elle la fixa.

Longtemps.

Son visage changea.

Il n'y eut ni colère ni agitation.

Seulement une sorte de résignation profonde, celle des êtres qui ont cessé de discuter avec leur propre conscience.

Elle regarda une dernière fois Papoutah.

Longuement.

Très longuement.

Comme si elle espérait que ses yeux puissent traverser le bois, les fleurs, le silence et retrouver celui qu'elle avait connu.

Elle posa la photographie contre le cercueil.

Ses doigts tremblaient.

Puis elle murmura quelques mots que personne ne devait entendre.

Peut-être disait-elle pardon.

Peut-être disait-elle son prénom.

Peut-être disait-elle simplement ce que les vivants disent trop tard lorsqu'ils comprennent qu'ils ont laissé partir quelqu'un sans lui avoir donné tout l'amour qu'ils lui devaient.

Elle porta alors la bouteille à ses lèvres.

Elle ne se hâta pas.

Elle resta quelques secondes immobile, le regard perdu sur le cercueil.

Puis, dans un geste d'une lenteur presque cérémonielle, elle inclina la tête en arrière.

Ce mouvement eut quelque chose d'étrangement solennel.

Son visage se tourna vers le plafond, comme si, après avoir cherché une réponse auprès de celui qui reposait devant elle, elle cherchait maintenant une réponse auprès du ciel. Ses yeux se fermèrent. Sa gorge se contracta. Elle demeura ainsi quelques instants, suspendue entre deux silences, comme une femme arrivée au terme d'un très long voyage intérieur.

Puis elle vida la bouteille.

Jusqu'au bout.

Sans précipitation.

Sans bruit.

Le geste semblait presque irréel dans cette pièce où tout invitait au recueillement. Elle ne regardait plus autour d'elle. Son attention semblait entièrement absorbée par le cercueil devant lequel elle se tenait. Lorsqu'elle eut terminé, elle conserva encore quelques secondes la bouteille entre ses doigts, comme si elle ne savait plus très bien quoi en faire.

Puis sa main descendit lentement.

Elle regarda Papoutah une dernière fois.

Et dans ce dernier regard se trouvait tout ce qu'elle n'avait pas su lui donner lorsqu'il était encore possible de le faire : la tendresse, la reconnaissance, le pardon, mais surtout cette immense confession silencieuse qui disait : J'ai compris trop tard.

Elle voulut tendre la main vers la photographie.

Son geste resta suspendu.

Son corps vacilla.

Elle se rapprocha du cercueil et, dans un mouvement presque maternel, s'affaissa contre le bois rouge acajou.

Sa joue vint se poser contre le cercueil de Papoutah.

Ainsi, celle qui n'avait pas su courber l'échine devant lui de son vivant venait de courber tout son être devant son absence.

Derrière ses écrans, Armel revenait justement dans la salle de surveillance après s'être momentanément éloigné pour une nécessité ordinaire. Son regard tomba sur l'écran.

Il vit une femme penchée contre un cercueil.

Il pensa d'abord qu'elle s'était simplement abandonnée au chagrin.

Il ne pouvait pas savoir.

Il ne pouvait pas imaginer ce qui venait de se jouer dans cette chambre.

Pour lui, ce n'était qu'une silhouette parmi celles que la douleur conduit dans ces lieux. Il fixa pourtant l'écran quelques secondes de plus.

Quelque chose dans l'immobilité de Victoria lui parut étrange.

Il se redressa.

Dans le couloir, les premiers visiteurs commençaient déjà à s'approcher.

La porte allait bientôt s'ouvrir.

Armel quitta précipitamment son fauteuil.Mais dans cette chambre, avant que les autres n'entrent, avant que les prières ne commencent, avant que les souvenirs ne soient échangés, Victoria avait livré son dernier combat dans le secret.

Elle était venue seule pour parler à Papoutah.

Elle avait voulu lui demander pardon.

Elle avait voulu retrouver, dans le silence d'une dernière rencontre, celui dont elle avait refusé la main lorsqu'il la lui tendait encore.

Et maintenant, le silence lui avait répondu.

Le vieux village de « Si je savais », celui où les regrets arrivent toujours après les décisions, venait de refermer ses portes.

Il n'y avait plus de réconciliation possible.

Plus de conversation à reprendre.

Plus de lendemain à attendre.

Seulement cette photographie, ce bracelet, ce cercueil d'acajou et deux êtres séparés désormais par quelque chose que ni l'amour, ni les larmes, ni les regrets ne pouvaient franchir.

Et peut-être était-ce là le véritable châtiment du cœur : non pas cesser d'aimer, mais comprendre, trop tard, que l'on avait encore quelque chose à sauver lorsque l'on croyait avoir encore tout le temps de le faire.

CHAPITRE 1
AU COMMENCEMENT ÉTAIT CAFRINA

Bangui vivait une période particulière. La ville était encore imprégnée de l'effervescence politique née de la victoire du président. Dans les rues, les conversations, les rencontres improvisées et les rassemblements, cette victoire semblait avoir donné à la capitale un rythme nouveau.

L'investiture approchait. Deux jours seulement avant que la République ne transforme l'événement électoral en cérémonie solennelle, que les délégations prennent place, que les discours résonnent et que les costumes officiels se succèdent devant les objectifs des photographes.

Bangui était dans l'attente. Il y avait dans l'air quelque chose de festif, mais aussi de cérémoniel. La ville semblait savoir qu'elle s'apprêtait à devenir, pendant quelques jours, le centre d'une histoire qui la dépassait.

Et pourtant, à Cafrina, cette agitation extérieure semblait s'être arrêtée à la porte.

Le restaurant possédait ce soir-là une douceur presque irréelle. La lumière tamisée provenait de suspensions en fibres tressées qui descendaient du plafond et répandaient une clarté dorée. Elle semblait moins éclairer les visages que les effleurer. Elle glissait sur les tables, accrochait les rebords des verres, faisait

scintiller les bouteilles et dessinait autour des silhouettes une pénombre délicate.

Tout y était plus doux : les conversations, les gestes, les déplacements. Même les rires semblaient avoir perdu leur éclat sonore pour devenir de petites vagues qui venaient mourir entre les tables.

Les fauteuils en rotin, les éléments de bois, les fibres tressées et les tonalités chaudes de la salle donnaient à l'endroit une intimité presque domestique.

Dehors, Bangui pouvait bien célébrer. Ici, le temps semblait avoir ralenti. Et peut-être fallait-il justement cette lenteur pour que deux êtres qui avaient attendu si longtemps sans le savoir puissent enfin se regarder.

Ils étaient là. Ensemble.

Papoutah se souvenait de la table. Une nappe fleurie lui donnait l'apparence d'un petit jardin posé au milieu de la salle. Les motifs floraux apportaient des touches de couleur dans cette lumière chaude. Les verres étaient disposés devant eux. Une bouteille reposait dans son seau à glace, tandis qu'une bière verte captait par instants les reflets dorés des suspensions.

Leurs téléphones étaient posés sur la table, comme s'ils appartenaient encore au monde extérieur. Mais autour d'eux, quelque chose commençait à se détacher du reste.

Une bulle. Une parenthèse. Une intimité dont ils ne mesuraient pas encore la naissance.

Il y avait entre eux cette curiosité propre aux premières rencontres : celle qui fait observer sans en avoir l'air, écouter avec plus d'attention que nécessaire et retenir des détails dont on ignore encore pourquoi ils nous marquent.

Papoutah regardait Victoria, par moments seulement, avec cette prudence un peu maladroite de celui qui découvre une femme et voudrait prolonger son regard sans être surpris à la contempler.

Elle portait une robe d'un vert profond qui, sous la lumière dorée de Cafrina, prenait des nuances d'émeraude. Une épaule était découverte. Le vêtement épousait sa silhouette avec une élégance naturelle, sans chercher à la souligner davantage qu'il ne le fallait.

Une fine chaîne reposait à son cou. Une broche délicate ornait sa poitrine. Et ses lunettes rondes ajoutaient à son visage quelque chose que Papoutah ne saurait réduire à un simple accessoire.

Elles accentuaient son mystère et donnaient à son regard une profondeur singulière. Derrière les verres, ses yeux semblaient tantôt doux, tantôt assurés, tantôt perdus dans une pensée dont elle seule connaissait le chemin.

Ses cheveux tressés encadraient son visage. Ils formaient autour de sa tête une présence sombre et élégante, comme une couronne discrète.

Papoutah découvrait peu à peu les détails de ce visage : le front ample et lumineux, les sourcils délicatement dessinés, les paupières légèrement tombantes qui donnaient à son regard une grâce presque

mélancolique, le nez fin et harmonieux, les lèvres pleines et doucement dessinées, avec cette légère moue qui semblait retenir un secret. Ses joues légèrement pleines, son menton délicatement arrondi et la ligne douce de sa mâchoire complétaient cette harmonie. Sa peau brune, lumineuse, semblait absorber la lumière avant de la restituer avec une chaleur différente.

Mais sa beauté ne résidait pas seulement dans chacun de ces traits. Elle était dans leur harmonie, dans cette façon qu'avait son visage de ne jamais se livrer entièrement.

Victoria possédait cette beauté qui ne s'impose pas au premier regard comme un éclat brutal. Elle s'installait doucement. Elle entrait dans le regard, puis y demeurait. Et plus on la contemplait, plus elle semblait révéler quelque chose que l'on n'avait pas aperçu la première fois.

Son visage ressemblait à un poème dont les vers n'auraient pas été écrits pour être immédiatement compris. Ses yeux en étaient les passages mystérieux, ses lèvres les mots les plus doux et son sourire, lorsqu'il apparaissait, semblait poser à la fin de chaque phrase une ponctuation capable de troubler le cœur.

Papoutah, ce soir-là, avait choisi la simplicité. Une chemise blanche. Pas de veste. Pas de cravate. Rien de cette mise en scène vestimentaire qui accompagne habituellement les circonstances officielles. Il avait laissé le cérémonial ailleurs. Il n'était pas venu pour impressionner. Il n'avait rien à démontrer. Et peut-être était-ce justement ce qui surprit Victoria.

Il crut déceler dans son regard une forme d'étonnement lorsqu'elle le découvrit ainsi. Peut-être l'avait-elle imaginé autrement. Peut-être l'homme qu'elle connaissait de réputation, ou que la vie lui avait laissé entrevoir, était-il associé dans son esprit aux costumes, aux vestes impeccables et aux apparats que les fonctions imposent parfois.

Et voilà que devant elle se trouvait simplement un homme en chemise blanche. Sans armure. Sans distance. Plus proche. Plus humain.

Son étonnement fit sourire Papoutah, et il comprit quelque chose : il arrive que la simplicité rapproche davantage que toutes les élégances.

Ce soir-là, ils n'avaient pas besoin de paraître. Ils avaient seulement besoin d'être là.

À quelques mètres d'eux, la soirée avait une autre tonalité. Une table réunissait plusieurs jeunes femmes venues avec des soutiens du président Touadéra. Leur enthousiasme donnait à la salle une animation particulière. Elles parlaient avec vivacité, riaient et évoquaient la victoire.

On parlait de l'investiture prochaine, des personnalités attendues, des délégations et de cette cérémonie qui allait bientôt placer Bangui sous les regards du pays et, au-delà, sous ceux de nombreux invités.

Leurs voix parvenaient à Papoutah et Victoria par fragments : des noms, des phrases, des éclats de rire, des commentaires politiques. Tout ce tumulte faisait partie de